

Eliezer Ben Yéhouda **Le combat pour la renaissance de la langue hébraïque**

par Désirée MAYER, membre correspondant

En préambule à cette communication, je souhaite indiquer les quatre raisons qui ont motivé le choix du sujet.

Evoquer les conséquences heureuses, -durables et étendues -, des réflexions menées sous la devise de « L'Utile » qui débouchent sur l'action et dont la nature généreuse participe à l'humanisation de notre monde, constitue ma première raison. Elle entend rendre hommage à notre Académie. En effet, il me semble important de rappeler que, par delà le temps et l'espace, il y a un lien direct entre la formation intellectuelle d'Eliezer Ben Yéhouda, formation qui a rendu possible l'itinéraire que je vais exposer, et la place éminente qui revient à l'Académie messine dans le cadre de l'émancipation des Juifs et de la révolution culturelle qui s'en suivit.

Par un de ces paradoxes qui font la grandeur de l'existence et fondent l'intérêt du récit historique, nous pouvons affirmer qu'alors même que notre homme s'est trouvé plus d'une fois dans l'obligation de s'opposer aux tenants de la *Haskalah*, ou « *Aufklärung* » : le mouvement des Lumières juives, qui fut le prolongement naturel de la Révolution Française et de l'émancipation des Juifs, on ne peut nier l'étendue de la dette de Ben Yéhouda à l'égard de ce mouvement progressiste.

Ma deuxième raison tient au plaisir d'évoquer, et de partager avec vous, le mérite de ce qui est advenu comme une sorte de miracle. L'histoire des hommes en est si rarement émaillée qu'il convient de recueillir les quelques miracles qui viennent l'exhausser. La renaissance de la langue hébraïque, langue mythique, langue unique, qui favorise par les strates vives de sa mémoire la connaissance partagée apparaît comme un défi de la durée, ou le miracle d'un temps retrouvé, dans l'effervescence éphémère de notre modernité.

La troisième raison réside dans l'intérêt que l'on pourrait trouver à s'attacher à un itinéraire exemplaire, qui, au delà de son déroulement singulier, éclaire des pans entiers de l'histoire des idées de la fin du XIX^e et XX^e siècles. Précisons que cette approche n'implique nullement de ma part un positionnement théorique, soit une quelconque référence à une conception post-moderne de l'histoire, qui privilégierait le récit de vie au détriment des grandes visions

Eliezer Ben Yéhouda le combat pour la renaissance de la langue hébraïque

historiques généralisantes. Présenter Ben Yéhouda pour évoquer des mouvements révolutionnaires du XIX^e siècle est une démarche métonymique ; un peu comme si l'on saisissait dans la voile la force du vent ou dans la vague celle de l'océan. Avec des individus de son envergure, la vie se fait tout à la fois voile et vent, vague et océan. Ou encore, pour le dire autrement, en paraphrasant André Malraux, le personnage est de ceux qui n'attendent pas la mort pour *transformer [leur] vie en destin*. Vous l'auriez compris, mon approche sera celle de la simple littéraire et linguiste que je suis. C'est donc à vos compétences – plus éclairées – que je sou mets ce modeste apport dont le sujet se trouve aux confluents de domaines divers et de champs culturels différents.

Ma quatrième raison a été –partiellement- battue en brèche par la notoriété, soudaine et récente, du personnage. En déposant le sujet, il y a un peu plus d'un an, je pensais proposer à nos échanges fructueux et à nos approfondissements communs un destin injustement resté dans l'ombre. Or, l'actualité et donc l'histoire, nous ont rattrapé. A l'automne 2007, l'œuvre de Ben Yéhouda rencontrait une reconnaissance officielle internationale à travers la distinction qui lui fut accordée par l'UNESCO. Désormais, et à la faveur de l'anniversaire des 60 ans du jeune Etat d'Israël, Eliezer Ben Yéhouda, le grand héros sans autres armes que la philologie et l'amour de la langue et des mots, se voit et se rencontre partout. De la recherche savante, comme des commémorations il devient la figure de proue (1).

Désormais, à défaut de prétendre à l'originalité, je me contenterai de vous proposer un regard personnel sur un itinéraire individuel qui accède à l'universel. Nous verrons comment les étapes de sa formation intellectuelle transcendent –courageusement- une inscription existentielle douloureuse en s'articulant sur l'histoire politique et culturelle de son temps. C'est en elle qu'il puisera les ferments de son rêve. Au nom de ce rêve, il s'exilera, affrontera des conflits, livrera des combats avec une rigueur, une persévérance et une ascèse exemplaires. Enfin nous évoquerons les données du terrain, la méthode et les moyens par lesquels le rêve benyéhoudien s'est inscrit dans la réalité.

I. Des éveils formateurs au rêve fondateur

Plus que d'autres, certaines vies se présentent comme des carrefours tragiques du destin. Celle d'Éliézer Ben-Yéhouda, né Éliézer Isaac Perelman Elianov, se lit comme une succession d'épreuves surmontées. Né en 1858, en Lituanie, il se retrouve orphelin à l'âge de cinq ans. Son père, Yéhouda Perelman, commerçant modeste, mais fort érudit (un des rares *Mitnagedim* (2), dans une

-
1. La presse française a consacré de nombreux articles à E.B.Y., à l'occasion du Salon du Livre de Paris, du 14 au 19 mars 2008, dont Israël a été l'invité d'honneur.
 2. Le terme « *Mitnagedim* » signifie : opposants. Il désigne les défenseurs de l'orthodoxie religieuse traditionaliste opposés aux courants mystiques.

Eliezer Ben Yéhouda le combat pour la renaissance de la langue hébraïque

ville à majorité de *Hassidim* (3), *Habad*), meurt dans la fleur de l'âge. Il laisse cinq orphelins à sa veuve, Feige Tsippora, jeune femme très cultivée, mais sans ressources. Vaillante, la mère s'emploie à assurer une éducation digne de ce nom à ce fils prometteur. L'indigence l'obligera pourtant à s'en séparer. L'enfant sera confié à son oncle maternel, David Wolfson.

A ces deux traumatismes initiaux : la mort du père puis la séparation d'avec la mère, l'enfant réagira par son goût pour l'étude.

La Formation (4)

Chez les Perelman on parlait le yiddish (5), comme dans l'ensemble des communautés juives d'Europe de l'est à cette même époque. Cependant, l'impératif de l'étude s'appliquait aux jeunes garçons dès l'âge de trois ans. Initiés à l'étude des principaux textes de la liturgie hébraïque que sont la *Torah* (6) et la *Mishna* (7), ils se trouvaient, dès lors, tout naturellement en contact avec l'hébreu biblique et talmudique.

A sa majorité religieuse (8), soit à 13 ans, Eliézer est envoyé poursuivre des études dans une petite académie talmudique (*yeshiva*) à Polotsk, ville de l'actuelle Biélorussie. Un étudiant rencontré par hasard lui ayant conseillé de s'inscrire à la nouvelle *yeshiva* de la ville, il devient l'élève – assidu et préféré – du jeune rabbin Yossi Bleuker, qui l'introduira secrètement aux idées des «Lumières» juives, en lui faisant lire certains livres jugés hérétiques par les orthodoxes. Il découvre avec passion une grammaire hébraïque très prisée par la *Haskalah*, *Tsohar Ha-Teva* (La lucarne de l'Arche), de Shlomo Zalman Ha'ana, qui éveillait l'amour de la langue sacrée chez ceux qui l'étudiaient. A l'aube, durant l'hiver glacial, il vient lire chez le rabbin Bleuker. Le jeune Eliézer dévore *Kour Oni*, la traduction hébraïque de *Robinson Crusoe*. Il s'applique au *Guide des Égarés*, de Moïse Maïmonide, aux *Principes et fondements de la sagesse divine*, de H. Slonimski, lit le *Trésor de la sagesse* de Zvi Rabinovitch, et s'enthousiasme pour *L'amour de Sion*, roman écrit en hébreu, dès 1853 par Abraham Mapou.

-
3. Courant mystique juif, né en Ukraine et en Pologne au XVIII^e s. Baal Shem Tov en est la figure tutélaire.
 4. Cette partie doit beaucoup à l'ouvrage du linguiste israélien Réuven Sivan, *HaHalom veChivro* – E.B.Y. Le rêve et sa réalisation- traduit par Maurice Adad, publié chez L'Harmattan, 2004, ISBN 2-7475-6750-8
 5. Langue Judéo-allemande, recourant à l'alphabet hébraïque.
 6. La *Torah*, qui signifie Enseignement, désigne le *Pentateuque*, ou, par extension, l'ensemble du texte biblique canonique.
 7. Il s'agit de la première partie des commentaires exégétiques contenus dans le *Talmud*.
 8. La *Bar mitsvah*.

Eliezer Ben Yéhouda le combat pour la renaissance de la langue hébraïque

Avec le Rav Bleuker, - celui qui « rationalise en cachette », comme on disait des marranes qu'ils « judaïsaient en cachette » -, B.Y. a la chance inouïe de rencontrer un personnage qui résume à lui tout seul le conflit le plus aigu qui agitait la communauté juive. Comme par le fil de l'épée, la *Haskalah* et la modernité ont fendu l'identité juive en la divisant ; certaines blessures ont saigné abondamment et saignent encore. Certes, ces conflits inter judaïques, n'étaient pas les premiers et si l'on peut affirmer qu'en matière identitaire les conflits sont nécessaires, voire hautement salutaires, on pourrait aller jusqu'à définir le Judaïsme comme une culture des conflits assumés. (La structure textuelle et sémantique du *Talmud* en constitue peut-être le meilleur exemple). Dans son rapport paradoxal à ses sources, le Rav Bleuker incarne - de manière ambiguë - cette tragédie identitaire à laquelle B.Y. tentera de donner une solution politique.

Au fil de ses lectures, le jeune homme se détache de la religion et des études rabbiniques. Il est déterminé à entrer au gymnase russe laïc à Dünabourg (Dvinsk), une petite ville de l'actuelle Lettonie, afin d'aller plus tard étudier la médecine à l'université de Moscou. Cette décision entraîne la rupture avec son oncle, juif pratiquant, et le jeune Éliézer se retrouve seul et sans ressources.

Le destin met sur sa route un personnage au profil complexe et au cœur généreux : Samuel Naphtali Herz Jonas, brasseur lettré et écrivain. Cet homme d'affaires *hassidique* s'intéresse à lui et l'introduit dans sa famille. Là, Eliézer rencontre celle que plus tard il épousera : Déborah, la fille aînée de son bienfaiteur. Elle lui apprendra le russe, le français et l'allemand.

De la tentation nihiliste au messianisme laïque

À Dünabourg, B.Y. est présenté à un juif nommé Vitinski, qu'il considérera comme son second maître. Durant une année, ce dernier subvient à ses besoins et l'aide à se préparer à l'entrée en classe terminale au gymnase de la ville. Vitinski le met en contact avec les idées du nihilisme russe, lui faisant découvrir Dimitri Pissarev, Nikolai Tchernychevsky et Lavrov. Dans son autobiographie, Ben-Yéhouda confesse qu'à cette époque, il rompt presque totalement avec ses origines : «... tout ce qui était juif me devint étranger et presque insupportable ». Russe et slavophile en toute chose, l'unique attache qui le retient (« un fil », dira-t-il) est « l'amour de la langue hébraïque ». Il continue de lire tout texte hébreu qu'il est possible de trouver. Mais c'est la presse surtout, qui, dans son essor d'alors et par sa valeur sociale, maintient le cordon ombilical. Déjà le journal *Ha'Shahar*, de Peretz Smolenskin, prend une place dans la vie d'Éliézer.

Mais l'idéalisme politique teinté de romantisme et le goût de l'action l'arrachent (- faudrait-il dire « le sauvent » ?) du nihilisme. En 1876, les Bulgares se soulèvent contre la puissance ottomane, dans la sympathie générale. C'est cette sympathie partagée qui inspire à E.B.Y. l'idée que le peuple juif, comme

Eliezer Ben Yéhouda le combat pour la renaissance de la langue hébraïque

tous les autres peuples, a le droit d'avoir un État. En une nuit de veille, il conçoit son grand « rêve ». Dans son autobiographie, rédigée entre 1917 et 1919, Ben Yéhouda explique que c'est à cette époque, vers l'âge de 17 ans, qu'il se laisse envahir par l'idéal qu'est la renaissance du peuple juif et de sa langue historique sur la terre des ancêtres, *Eretz Israël*. Malgré le pessimisme des auteurs juifs de cette époque face à l'avenir de la langue hébraïque et même face à son utilité, il acquiert la conviction qu'il faut tenter de reconstruire, en Israël, une nation juive parlant l'hébreu, seule langue commune à tous les Juifs.

Afin d'être utile à son peuple et pour s'assurer une autonomie financière, E.B.Y. prend la décision de se rendre à Paris pour y étudier la médecine. Il projette de s'installer en Israël par la suite, afin dit-il, de « devenir une bénédiction pour la grande masse des juifs qui cheminent dans les ténèbres ». En 1878, à l'âge de 20 ans, il quitte Dünabourg pour la France.

Au crépuscule d'un Occident marqué par la mort de Dieu et rongé par le nihilisme B.Y. opposera une dynamique littéralement inversée : celle d'un messianisme laïque. Le très beau livre de Pierre Bouretz, *Témoins du futur, Philosophie et messianisme* (9), montre admirablement qu'un des apports du judaïsme à la modernité réside dans la capacité à sauver l'idéalisme par-delà les désastres. A la manière des prophètes, il s'agit de protéger l'histoire en lui proposant « l'idée d'un horizon plus lointain que le sien ».

De la fiction à l'action

C'est la lecture d'un roman, celui de George Eliot (10), *Daniel Deronda*, qui achève de convaincre Ben Yéhouda à inscrire son rêve dans la réalité. Paris lui paraît la première étape incontournable de son projet. « Je me rendis à Paris, ville de Lumière par excellence et centre de la vie politique internationale, afin d'y étudier et de m'enrichir des connaissances nécessaires à mon travail... ».

A la Bibliothèque russe de Paris E.B.Y. rencontre son troisième maître, un journaliste russe du nom de Tchashnikov, correspondant au *Rouski Mir*. Leur amitié, commencée au « Café de la Source », Bd. St. Michel, se poursuivra jusqu'en Israël. Généreux, ce « vrai russe » dont les ancêtres n'ont pas « campé au Mont Sinaï », le prend sous son aile. Grâce à lui, Éliézer s'initie aux secrets du journalisme et du monde politique parisien. Avec Tchashnikov, il se rend souvent au Parlement et admire les « discours enflammés » de Gambetta. Ensemble, ils fréquentent le théâtre ; Éliézer est fasciné par le talent de Sarah Bernard. Pour subvenir à ses besoins et payer ses études, Tchashnikov lui procure des travaux de traduction du français au russe.

9. Collection NRF essais, Gallimard, Paris 2003

10. Pseudonyme de Mary Ann Evans, romancière anglaise (1819-1880)

Eliezer Ben Yéhouda le combat pour la renaissance de la langue hébraïque

L'ami russe, le noble déraciné, incarne un cosmopolitisme héritier du versant humaniste des Lumières. C'est grâce à ce protecteur aîné que s'opèrent les passages qui mènent du rêve exalté à la réalité. Et pourtant, Éliézer hésita longtemps avant de confier à son ami ses idées, celui-ci lui ayant déclaré n'avoir pas de sympathie particulière pour les Juifs. Mais aussitôt informé, Tchashnikov soutient moralement et financièrement le projet. Il appuie B.Y. et l'incite à faire connaître, par le biais des journaux, son idée de la résurrection de l'hébreu sur la terre sainte des juifs.

Un premier article envoyé au journal *HaMaguid* lui est refusé. Encouragé et soutenu par Tchashnikov, Ben Yéhouda l'améliore. En 1879, le journal *HaShahar* de Peretz Smolenskin, accepte enfin de publier « *Une question importante* », l'article qui placera Eliézer Ben Yéhouda sur l'échiquier de la pensée politique de son temps. Avec autant de lyrisme que de rigueur, il y défend une nouvelle conception de l'idée de Nation.

II. L'envers du rêve : chimères, cauchemars, combats

« Des chimères »

L'article de Ben Yéhouda le fait connaître, mais sa thèse ne convainc pas les hommes de la *Haskala*, qui, selon lui, avaient pour la plupart déjà « renoncé à la religion comme à l'héritage national juif ». Berl Dov Bar Goldberg, par exemple, éminent esprit de la *Haskala* et chroniqueur au journal *HaMaguid*, que Yéhouda fréquente régulièrement durant son séjour à Paris, désavoue totalement un projet de résurrection nationale. « Comment ? » lui dit-il, « un jeune homme comme vous, qui entreprend à Paris des études supérieures, se laisserait abuser par une telle chimère ? Et à quoi aurait servi le combat de tous les jours que nous avons mené pour qu'Israël puisse jouir, partout où il se trouve dans le monde, « du grand bonheur d'être véritablement intégré parmi les peuples au milieu desquels il vit ? » (11)

C'est chez Goldberg que Yéhouda rencontre plusieurs personnalités célèbres du monde juif, tels que Michaël Erlanger, responsable des œuvres charitables du baron Edmond de Rothschild et rédacteur du journal socialiste *Ha Emet* (La vérité), ou Getzel Zelikovitch, originaire de Lituanie, qui séjourna en Afrique. C'est de la bouche de ce dernier qu'Éliézer entendit pour la première fois la prononciation séfarade de l'hébreu parlé.

Ben Yéhouda insiste, mais ni les institutions juives, comme l'*Alliance Israélite Universelle*, ni les personnalités éminentes rencontrées par E.B.Y. à

11. A la lumière de l'histoire du XX^e siècle, on appréciera la cruelle ironie de cette position, soulignée par nous.

Eliezer Ben Yéhouda le combat pour la renaissance de la langue hébraïque

Paris ne sont favorables à ses idées, qualifiées un peu par tous d'utopies ou de chimères.

Déçu, mais point découragé, E.B.Y. met à profit les possibilités de rencontres dans ce Paris cosmopolite, pour converser en hébreu, devenu la *lingua franca* des Juifs. Allant au-delà des besoins de ces conversations, il dresse une liste de mots hébreux anciens et contemporains et se met même à inventer des néologismes sur la base des racines existantes. Il persévère et publie en 1880, deux articles dans le journal *Ha'Havatzelet* (Le lys) d'Israël Dov afin de prôner l'utilisation de l'hébreu comme langue d'enseignement dans les écoles de Jérusalem.

Le cauchemar

Le destin, de nouveau, s'acharne sur le jeune homme. Au cours de son premier hiver à Paris, il contracte la tuberculose. Ce cauchemar, qui s'introduit douloureusement dans sa vie aura de multiples et terribles incidences. Pourtant, jamais il ne fléchira. Ses études médicales entreprises à l'Université de Paris devront être interrompues. Les praticiens craignent pour sa vie. A défaut d'une carrière de médecin, il participe à des séminaires donnés par *l'Alliance israélite universelle* (AIU) en espérant se qualifier pour un poste d'enseignement à l'école d'agriculture *Mikvé-Israël* de Charles Netter. Il est jugé inapte au travail, cependant Netter le fait admettre à l'Ecole normale des enseignants de l'AIU.

Lors d'une hospitalisation à l'hôpital Rothschild, il rencontre Abraham Moshé Luntz, de Jérusalem, qui lui apprend que les différentes communautés juives déjà établies en Israël, les ashkénazes, séfarades, maghrébins et géorgiens, ont l'habitude de se parler en hébreu séfarade, seule langue comprise de tous. Après un hiver passé à Alger, où il reprend des forces, Ben Yéhouda retourne brièvement en France, le temps d'organiser son départ.

Cependant la maladie s'aggrave. Persuadé qu'il succombera bientôt, Ben Yéhouda prend la décision de rompre avec sa fiancée russe, Déborah Jonas, et de se rendre à Jérusalem le plus tôt possible. Il veut passer par l'Autriche, pour débattre avec le propriétaire du *Ha Shahar* qui, contrairement à lui, croit possible que le peuple juif vive sa vie de peuple, même en exil.

Vers la Terre promise : les étapes initiatiques

A Vienne, Ben Yéhouda se rend directement au domicile de Peretz Smolenskin. Mais ce dernier se trouve depuis deux mois en Russie, pour enquêter sur les pogroms qui ont éclaté un peu partout dans l'Empire. Lorsque Smolenskin revient à Vienne, EBY n'a plus besoin de convaincre le propriétaire du *Ha'Shahar* de la nécessité d'un foyer national, puisque celui-ci a complètement changé d'opinion.

Eliezer Ben Yéhouda le combat pour la renaissance de la langue hébraïque

Entre-temps, Déborah, sa fiancée l'avait rejoint avec la ferme intention de le suivre où qu'il aille, malgré sa maladie. Il commence à enseigner l'hébreu à Déborah qui, comme toutes les femmes juives de l'époque, n'a jamais appris à parler cette langue. Le jeune couple se marie durant le voyage. L'ami russe, Tchashnikov, les rejoint en cours de route et ils débarquent tous trois au port de Jaffa (aujourd'hui Tel-Aviv-Jaffa) au mois d'octobre 1881.

Sur le bateau, des jeunes autochtones vigoureux se préparent à débarquer. À l'approche de Jaffa, B.Y. se sent accablé. Dans son autobiographie, il parle même d'un sentiment de dépression, à la vue de la réalité : la terre de ses ancêtres était déjà habitée par des gens qui s'y sentaient chez eux, ils étaient citoyens de l'empire Ottoman et avaient des droits politiques, alors que lui était un étranger sans aucun droit. Au moment de fouler la terre sainte, il ne ressent qu'un puissant sentiment d'épouvante.

Les trois voyageurs se font inviter dans une auberge juive. Ce n'est qu'une fois rendu dans ce lieu et au contact de ses propriétaires, qu'il réussit à se libérer de son angoisse.

Présence juive à Jérusalem : la terre et les idées

A Jérusalem, Eliézer Ben Yéhouda devient rédacteur en chef adjoint du journal *Havatzelet* pour un salaire de vingt francs par mois. Il se sert de ce poste privilégié afin de promouvoir la renaissance de la langue et de la culture hébraïque dans Jérusalem. Son premier article, qui paraît le 12 septembre 1881, dénonce les décisions politiques de l'AIU et invite ses coreligionnaires à faire sans elle : [...] *Aussi, nous disons que la solution préconisée par l'AIU contre la terre, berceau de notre peuple, ne sauvera pas la totalité du peuple et il est donc vain d'attendre d'elle le salut qui ne viendra que de nous. Il est vain d'attendre quoi que ce soit de cette société, au risque de nous enfoncer dans l'erreur. Réalisons donc nous-mêmes ce que l'Alliance refuse! Organisons une grande association qui fera ce que l'Alliance aurait pu et n'a pas voulu faire.*

En Russie, les pogroms se poursuivent. Ne se sentant plus en sécurité dans leur pays en raison de leur origine et de leur religion, quelque 10 000 personnes quittent le territoire de l'Empire russe pour s'installer en Eretz Israël. C'est la première « *Aliyah* » (vague d'immigration), qui s'étend de 1881 à 1903. N'ayant plus rien à perdre, ils bravent le décret promulgué par le Sultan en 1882, qui interdit aux juifs de s'installer en Israël et d'y acheter des terres. Quelques organisations, comme *Les Amants de Sion* dirigée par Moïse Lilienblum et Léon Pinsker de même que le *Bilou* de Belkind, sympathisent avec la cause de l'hébreu comme langue nationale. Toutefois, le grand projet de la renaissance de l'hébreu promu par Yéhouda reste très marginal et ses adhérents rencontrent de nombreux obstacles. Ils se heurtent à plusieurs groupes d'intérêts qui défendent

Eliezer Ben Yéhouda le combat pour la renaissance de la langue hébraïque

l'idée que le français, ou l'allemand ou l'anglais, langues européennes fortes, devrait jouer le rôle unificateur que Yéhouda projette pour l'hébreu en Israël.

A peine 30 000 juifs habitent alors en Eretz-Israël (quelque 16 000 à Jérusalem et les autres dispersés à Jaffa, Hébron, Safed, Tibériade, Haïfa, Saint-Jean-d'Acre et Sidon). Ils ne possèdent presque rien en fait d'institutions et de biens fonciers, mais ils constituent la majorité de la population de la ville sainte : plus nombreux que les musulmans et les chrétiens réunis.

Conscient qu'il devra composer avec la présence à Jérusalem de diverses communautés de croyances et d'individus qui sont de fervents religieux, Ben Yéhouda noue des liens avec les personnes influentes de Jérusalem. Il décide également de se conformer à toutes les règles religieuses juives et adopte les coutumes séfarades, incluant l'habillement moyen-oriental. Il mange de la nourriture *kasher*, se laisse pousser la barbe et porte un *tarbouch*. Dans son autobiographie, il admet qu'il trouva très difficile de se conformer aux lois religieuses parce qu'il se sentait hypocrite, lui qui était incroyant depuis l'adolescence.

Pour s'intégrer véritablement, il prend même le risque de renoncer à son statut protégé de ressortissant russe et se fait citoyen turc. Enfin, un poste d'enseignant lui est proposé dans une école de l'AIU. Le salaire est dérisoire, mais Ben Yéhoudah l'accepte, à la condition d'être autorisé à dispenser son enseignement en hébreu.

Conflits avec les Communautés religieuses

Nous avons vu que pour tenter de complaire aux religieux installés à Jérusalem, B.Y. adopte – le cœur lourd- leur mode de vie. Mais cela ne suffit pas pour apaiser une ire dont les raisons sont plus complexes.

La première touche à l'essence de la langue hébraïque. Considérée par les religieux comme une langue sacrée, ils refusent de la voir se transformer en une langue vernaculaire, « réceptacle des trivialités du réel ». Ce débat autour de la langue, qui puise des arguments même chez des rationalistes comme Maïmonide (12^{ème} se.), n'est - aujourd'hui encore- toujours pas clos pour tout le monde. L'autre raison s'enracine dans une inquiétude métaphysique des milieux religieux. Ils craignent et désapprouvent un « Retour en Israël », donc une rédemption, qui ne serait pas de nature divine. Seul le Messie attendu, chevauchant son âne blanc, serait autorisé à prendre une telle initiative.

Enfin, à côté des raisons sacrées, une sacrée raison économique. En effet, les Communautés orthodoxes vivant en Terre Sainte, tiraient exclusivement leur subsistance de la « *Halouka* », distribution des fonds collectés en diaspora. La perspective d'une nation juive, installée en Israël, qui tôt ou tard devait se concrétiser par la fondation d'un Etat, constituait une menace mortelle pour cette économie parasitaire.

Eliezer Ben Yéhouda le combat pour la renaissance de la langue hébraïque

On n'imagine pas les degrés auxquels pouvait atteindre leur animosité ! La biographie du fils aîné de E.B.Y. en témoigne de manière pathétique. Il suffira de rappeler que la communauté orthodoxe ashkénaze refusa d'inhumer la jeune épouse, Déborah, terrassée par la tuberculose, et quatre des enfants de celui que l'on considérait comme un « hérétique dangereux » !

Conflits avec les autorités

Dénoncé comme révolutionnaire par les ultra-orthodoxes, cet homme malade fut incarcéré par deux fois et ne dut sa libération qu'à l'intervention du baron de Rothschild. Son journal fut interdit par les autorités ottomanes violentes et corrompues.

Aux persécutions dont est victime la famille B.Y s'ajoutent les conflits idéologiques avec les représentants d'un colonialisme désabusé, qui n'envisageait d'autres institutions que celles susceptibles de favoriser l'intégration des juifs aux différentes nations d'Europe ou d'Amérique. Ben Yéhouda les considérait comme les fossoyeurs du Sionisme politique et, à fortiori, de l'hébreu.

III. Le rêve et son accomplissement

La situation de l'hébreu

L'hébreu avait cessé d'être parlé quelques décennies après la chute de l'État juif et la destruction du Second Temple, durant presque 2000 ans. La langue subsista uniquement comme langue de culture : dans le rite synagogal et en tant que langue écrite (au début exclusivement pour l'usage religieux puis pour tout autre usage). En d'autres termes, l'hébreu ne devint jamais vraiment une langue morte. S'il cessa d'être une langue parlée, il resta une langue savante, la langue de la culture juive. Désormais, les Juifs allaient vivre en situation de diglossie : écrivant une langue et en parlant une autre. Ce bilinguisme explique que de nombreux vocables et des expressions empruntés aux textes sacrés et rabbiniques pénétrèrent dans les judéo langues parlées par les Juifs.

Avec la *Haskala*, la conscience culturelle s'associe à la conscience citoyenne et l'hébreu retrouve une place au sein des Lumières. Traductions, presse et productions littéraires commencent à voir le jour. Mais cet essor, exclusivement orienté vers l'intégration dans les pays d'adoption se solde par un échec. Quand B.Y. commence à s'intéresser à la question linguistique, l'élite de la *Haskala* avait largement déchanté sur ce point. C'était vrai en diaspora et cela restait vrai même pour Eretz Israël, y compris dans les choix de politiques culturelles globales (AIU).

Eliezer Ben Yéhouda le combat pour la renaissance de la langue hébraïque

Rappelons que l'hébreu biblique comporte moins de 8000 mots et les linguistes attestent seulement 500 racines différentes. Aussi lorsqu'en 1853 Abraham Mapou écrit un roman en hébreu biblique (*Ahavat Sion*) les mots employés restent limités. Cela se comprend car, au contraire de la *Michna* qui possède un vocabulaire étendu et emprunté aux pays voisins, les sujets abordés dans la Bible ne sont pas ceux du quotidien.

La méthode

A priori, B.Y. n'était pas destiné à l'œuvre qu'il a accomplie. Ni philologue, ni lexicographe, il n'a pas reçu, à proprement parler, une formation qui l'eût préparé à cette carrière. C'est le contexte historique qui a été son grand maître, mais il ne s'est pas contenté de puiser dans le grand creuset des idées. Sa vocation s'affirme dans le choix de faire l'histoire et non de la subir. Situé à contre courant, marginalisé, il s'appliquera à faire de son idéal une réalité, en nourrissant sa passion de travail, d'actions pragmatiques, de méthode et de réflexion.

Mû par un intérêt vif pour la littérature hébraïque renaissante, Eliézer s'applique à converser en hébreu. Dès sa période parisienne, il établit des listes de mots. Pour ce faire, il « consulte sans relâche des ouvrages spécialisés en diverses disciplines, ceux des époques antérieures comme ceux de notre temps ». C'est cette liste qui fut à l'origine du dictionnaire. « Dès qu'elle fut de quelque importance, je voulus lui donner un nom tout simple, - raconte B.Y. dans ses « *Mémoires* » -, mais comme la locution usitée : *Séfer-millim* ne me plaisait guère, j'eus soudain l'idée de la remplacer par un mot nouveau. « *Milôn* » (dictionnaire) fut le premier néologisme que j'offris à la langue hébraïque. »

Travaillant dix-huit à vingt heures par jour, E.B.Y. consulte les ouvrages existants, - qui n'offrent pour la plupart que des approches partielles (hébreu biblique, ou mishnique, ou talmudique), il organise les listes des mots par champs lexicaux : les ustensiles, les arbres etc. et s'intéresse aux langues sémitiques sœurs, pour préciser une étymologie ou s'assurer qu'un néologisme n'est pas totalement nouveau. Car tel est le génie de la langue hébraïque : elle peut, sur la base de ses racines trilitères, intégrer des dérivations de sens et des extensions sémantiques, tout en respectant la matrice hébraïque.

Toute l'œuvre lexicographique de B.Y. est un tissage serré entre le passé, l'esprit de la langue et les impératifs de la modernité. Par exemple "*Hashmal*", hapax biblique et qui se rapporte à la luminosité dans la vision d'Ezéchiel, va être retenu pour signifier l'électricité en hébreu moderne. Cette même source biblique fournira une racine très opérationnelle : R.K.V, qui depuis la MéRKabVa, ce char divin décrit par le prophète, deviendra « RaKéVéth », le train, ou bien « RéKhéV », véhicule. Des centaines de mots destinés à dire la réalité sous toutes ses facettes seront collectés et retenus selon les mêmes lois.

L'action

Mais l'application volontariste et pointilleuse de la méthode ne constitue, de loin pas, la seule sphère d'action de B.Y. Dans la rue comme au foyer, le linguiste impose autoritairement l'usage exclusif de l'hébreu. Avec Yéhiel Michaël Pinès, le délégué de la Fondation Moses Montefiore, B.Y. scelle un pacte : tous deux s'engageant à faire usage exclusif de l'hébreu entre eux, au sein de leurs foyers et dans toutes les situations où leurs interlocuteurs comprennent la langue. Cet unilinguisme volontaire fait partie de la stratégie de propagation de l'hébreu comme langue publique commune des juifs de toutes les nationalités en vue de cimenter leur union en une nationalité hébraïque ressuscitée.

A la naissance de Ben Sion, son fils aîné, de manière plus radicale encore, le père interdit toute berceuse ou conversation en langue maternelle. Pire : l'enfant qui grandit n'a pas le droit de jouer avec d'autres enfants, de peur que ceux-ci ne lui parlent en Yiddish. Ben-Sion, devenu plus tard Itamar Bén Avi, mit très longtemps à proférer ses premiers mots. L'enfant en fut marqué et les Hierosolymitains se trouvaient fondés pour traiter B.Y. de fou fieffé. Mais ce dernier restait ferme dans ses convictions : « La langue hébraïque n'est pas morte d'épuisement, elle est morte de la mort de la nation et c'est de la résurrection de la nation qu'elle renaîtra. Ce n'est pas avec des traductions que nous lui redonnerons vie, mais en la confiant aux lèvres de nos enfants, sur une terre qui aura fleuri et dont les fruits auront mûri ! »

L'action publique n'est pas oubliée. Le journalisme d'idées sera son champ de prédilection, B.Y. publie « *Mevasséréth Sion* », puis « *Hatzevi* ». Quant à ses initiatives dans le cadre associatif culturel, elles constitueront les bases institutionnelles et préfigureront la politique culturelle de l'Etat d'Israël. Il crée en 1889 le Comité de la langue hébraïque, qui deviendra en 1953 l'Académie de la Langue hébraïque. Soutenu par sa seconde épouse, Hemda Jonas, la sœur cadette de Déborah, la famille Ben Yéhouda fournira la preuve de ce que l'on peut réaliser avec de la détermination.

Le rêve et sa réalisation

« Ha'Halom ve'shivro », titre emprunté au verset 15, chapitre VII, du livre des *Juges*, est le récit des souvenirs d'Eliezer Ben Yéhouda, depuis que « s'alluma dans [son] coeur l'amour de la langue hébraïque » jusqu'à la naissance de son fils Ben Sion Itamar le premier enfant à parler hébreu. Durant la première guerre mondiale, E.B.Y vint se réfugier aux États-Unis. Ses souvenirs parurent sous forme de feuilleton durant un an (décembre 1917 à 1918) dans un hebdomadaire new-yorkais. Leur publication commence quelques semaines après la déclaration Balfour (2 novembre 1917) ce grand événement auquel Ben Yéhouda consacre un article enthousiaste. « J'ai fait un rêve. Environ 43 ans sont passés depuis ce moment merveilleux de ma vie où, pour la première fois, dans la sombre nuit de l'exil, j'eus cette révélation soudaine, seulement 43 ans ou pres-

Eliezer Ben Yéhouda le combat pour la renaissance de la langue hébraïque

que se sont écoulés, pas même un jubilé, et voici que, sous mes yeux, le rêve se réalise ! [...] L'accomplissement [...], la concrétisation de ce rêve est si éclatante, si grande en splendeur, en magnificences et en beauté qu'à certains moments de mauvaises pensées m'assaillent : ne serait-ce pas là une illusion et ce qui me semble être la réalisation du rêve, ne serait-ce en fait encore une fois qu'un rêve ? » S'interroge-t-il avant de revenir, lyrique, à l'espoir confirmé. « Les mots que Balfour a écrits à Lord Rothschild au nom du gouvernement anglais ont tout le poids de la réalité la plus vraie... Non ! Ce n'est pas un rêve, mais l'accomplissement même du rêve ».

Ses pensées « survolent » alors ces quarante années qui se sont écoulées entre le rêve et sa réalisation, il laisse libre cours à ses souvenirs. Suit un bel extrait nostalgique et très proustien, qui décrit avec beaucoup de sensibilité la douleur d'avoir deux patries et deux langues maternelles aussi. Car tout exilé le sait, ni le temps ni ses fruits ne forment des remparts assurés ; à l'instar d'un créancier implacable, l'expérience du déracinement rattrape l'homme là où il se trouve, et exige, à l'infini, son dû de mélancolie.

Conclusion

La renaissance de l'hébreu a constitué un véritable miracle sans précédent dans l'histoire du monde et de la linguistique. Aussi l'État d'Israël ne ménage pas ses efforts pour le préserver et le promouvoir. Les immigrants apprennent la langue par le moyen privilégié qu'est **l'oulpan**, c'est-à-dire « l'école de langue hébraïque ». Des cours intensifs transmettent les bases de l'hébreu parlé et écrit, parallèlement aux rudiments de la culture, de l'histoire, de la géographie et de l'instruction civique d'Israël. Cet enseignement a pour objet principal d'aider les nouveaux arrivants à s'intégrer aussi rapidement et aussi aisément que possible dans la vie sociale, culturelle et économique du pays, bref, dans un environnement qui parle l'hébreu.

À force d'efforts, l'hébreu est devenu une langue bien vivante et dynamique. Les responsables culturels et leurs porte-parole -l'Académie en tête- tentent de fournir les réponses appropriées aux problèmes sociolinguistiques que les brassages et les pratiques modernes centrées sur l'oralité posent à toute langue vernaculaire. Une production littéraire de tout premier plan explore et amplifie la créativité de la langue. Depuis Samuel Joseph Agnon (1888-1970) prix Nobel de littérature, en 1966, en passant par A.B. Yéhoshoua, et l'immense Amos Oz, une relève jeune, diverse et éclatante est assurée.

Un jeune orphelin de père, un exilé, dont l'existence s'est déroulée dans la pauvreté et sous le joug de la maladie et du deuil a mis à profit l'adage de la Mishna « *de tous mes maîtres j'ai appris* ». Alors même que « l'ange de la mort aiguillait son sabre au dessus de [sa] tête », il a pris le temps de transformer ses rencontres et ses expériences en rêves et en projets et a eu le courage de les réaliser.

Eliézer Ben-Yéhouda et la renaissance de la langue hébraïque

Chronologie

- 1858** Le 7 janvier, naissance à Luzhky, en Lituanie, d'Eliézer Isaac Perleman Elianov
- 1863** Mort du père.
- 1871** Eliézer commence ses études rabbiniques dans la *Yeshiva* de Plotsk dont le directeur, Rav Yossi Bleuker, appartient en secret à la *Haskala*
- 1871-77** Etudes à la *Yeshiva* de Glubokoye, où il fait la connaissance de Samuel N. Herz Jonas. (Déborah, la fille aînée de Jonas deviendra, plus tard, sa femme.)
- 1877-78** La tentation nihiliste.
- 1877-78** Guerre russo-turque et révolte des peuples des Balkans contre l'Empire ottoman.
- 1878** Le « rêve » d'E.B.Y.
- 1878** A Paris. Rencontre du journaliste Tchashnikov. E.B.Y. commence des études de médecine. Ayant contracté la tuberculose, il interrompt ses études.
- 1879** Parution dans le mensuel hébraïque *Ha Shahar* (l'Aurore) du premier article de Ben-Yéhouda : « Une question brûlante. »
- 1881** Départ pour la Palestine, Eretz-Israël. E.B.Y. épouse Déborah Jonas au cours du voyage. Arrivée à Jaffa en septembre 1881.
- 1882- 85** B.Y. est directeur adjoint du journal hierosolymitain *Havatsseleth*, (Lys), auquel il ajoute un supplément périodique « *Mevasséréth-Zion* » (Annonciatrice de Sion)
- 1885** Naissance de Ben-Zion Ben-Yéhouda, alias Ithamar Ben Avi, « premier enfant hébreu ». (Quatre autres enfants suivront : Avihail, Yemima, Shlomith, Athara)
- 1885** Ben-Yéhouda publie un ouvrage sur la géographie de la « *Terre d'Israël* ».
- 1888** B.Y. fonde son propre journal *Ha'Zvi* (Le Cerf).
- 1890** Fondation avec D. Yellin, Pinès et Luntz du « Comité de la langue hébraïque », qui deviendra en 1953, par un vote du Parlement, « l'Académie de la langue hébraïque ».

Eliezer Ben Yéhouda le combat pour la renaissance de la langue hébraïque

- 1891** Déborah, son épouse décède de la tuberculose. Trois de leurs enfants ont été emportés par une épidémie de diphtérie.
- 1892** Selon le vœu de la défunte : remariage avec Hemda, la jeune sœur de sa femme.
- 1894** Dénoncé aux autorités turques par les ultra-orthodoxes, E.B.Y. est emprisonné pour sédition. Il sera libéré sur l'intervention du baron de Rothschild après une incarcération d'un an.
- 1897** Ben-Yéhouda publie *Hashkafah* (Vision), un hebdomadaire qui devient bi-hebdomadaire.
- 1901** E.B.Y. débute un important travail de pionnier dans le domaine linguistique en élaborant son « Dictionnaire de la langue hébraïque ancienne et moderne » (Milon Halashon Ha'ivrit ha'yshana vehakhadasha), en 17 volumes. Il fait l'inventaire de toutes les ressources de la langue hébraïque existante, et crée quantité de nouveaux mots pour décrire les nouvelles réalités de son époque. Il travaille à cette œuvre jusqu'à la fin de sa vie. Les premiers volumes sont publiés en 1910. Sa seconde femme et son fils Ehud poursuivront son travail et le termineront en 1959.
- 1913-14** B.Y. mène le combat contre la tentative d'imposer l'allemand dans le secondaire et à l'Institut Polytechnique de Haïfa (*Technion*), fondé par des Juifs allemands.
- 1914** Fuyant la persécution politique, la famille B.Y. quitte Jérusalem lors de la 1ère Guerre Mondiale.
- 1914** Exilé à New York, il publie un livre intitulé *Jusqu'à quelle époque l'hébreu fut-il parlé ?*
- 1917** Déclaration Balfour
- 1918** E.B.Y. publie son autobiographie intitulée *Le rêve traversé* (ou : *Le Rêve et son accomplissement*) ; titre emprunté au livre des *Juges*, VII,15.
- 1919** Retour à Jérusalem.
De retour au pays, il mène le combat pour la reconnaissance de l'hébreu comme langue officielle en Palestine. En 1922, c'est acquis.
E.B.Y. fonde *Sefatenou* (Notre langue), une société pour la diffusion de l'hébreu.
E.B.Y. devient secrétaire du comité préparatoire pour la mise sur pied d'une université hébraïque à Jérusalem.
- 1922** Il décède à Jérusalem le 21 décembre, soir de la fête des Lumières, *Hanoucca*.

Glossaire

- Hassidisme** Courant mystique juif, né en Ukraine et en Pologne au XVIII^e s. Baal Shem Tov en est la figure tutélaire.
- Mitnaged** Mouvement qui s'oppose au courant hassidique. Inspiré par la personnalité du Gaon de Vilna.
- Yiddish** Langue judéo allemande recourant à l'alphabet hébraïque.
- Haskala** Mouvement juif des « Lumières », qui entretient un rapport direct avec l'émancipation des Juifs qui débute vers la fin du XVIII^e et s'accompagne de tendances grandissantes à l'acculturation. La Haskala favorisa simultanément des mouvements d'assimilation et de contre-assimilation. La famille du philosophe Moïse Mendelsohn illustre fort bien ce mouvement
- Talmud** Terme forgé sur la racine lmd qui signifie étude. Commentaire biblique composé de la *Michna*, la Loi orale et de la *Guémara*, l'exégèse.
- Yeshiva** Académie ou école talmudique.
- Eretz Israël**, qui signifie la terre d'Israël est un concept (dont le sens peut varier selon les époques et les locuteurs) plutôt qu'une dénomination géographique au sens strict.